

The image shows the cover of a book. The background is a blue fabric with a repeating pattern of red stars. A white rectangular box is positioned at the top center, containing the author's name and the title. The author's name is in a simple, black, sans-serif font. The title is in a larger, black, serif font. Below the title, the subtitle is in a smaller, black, sans-serif font. The book's spine is visible on the left side, showing some wear and a dark binding material.

PIERRE-EDMOND ROBERT

*Rien que des étoiles*

LE DILETTANTE

Extrait de la publication



Pierre-Edmond Robert

*Rien que  
des étoiles*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Mélanie Gribinski**

ISBN 978-2-84263-622-7

## *La Comète de Halley*

Je ne vous ai pas encore parlé de ma logeuse. Son nom ne vous dirait rien de toute façon. Appelons-la Louise, si vous voulez. Mais tout le reste de l'histoire n'est pas le fruit de ces coïncidences dont, dans un avertissement au lecteur rédigé tout exprès, on s'absout par avance. Non, tout le reste est vrai.

Louise ne m'a jamais avoué son âge. Elle avait seulement remarqué, lors de notre première rencontre :

— Vous pourriez être mon fils !

Ce n'était pas compromettant, et même flatteur pour elle, mais, comme elle m'a aussi expliqué qu'elle avait vu, toute petite,

le précédent passage de la comète de Halley, en 1910, il était facile d'estimer qu'elle avait à peu près quatre-vingts ans pour le passage suivant, qui avait lieu cette année.

— C'était comme une longue traînée lumineuse dans le ciel, le soir, après le coucher du soleil. Nous la contemplions depuis la véranda de mon grand-père, derrière sa maison. De semaine en semaine, elle avançait sur l'horizon. Elle était rouge, aussi rouge qu'un incendie.

Louise me parlait souvent de cette lueur qui avait éclairé les nuits d'un été si lointain, tandis que nous prenions un verre dans son salon, presque tous les soirs, quand, mon dernier cours donné, je rentrais de l'université.

— C'était beau et inquiétant à la fois.

Elle m'avait décrit ce flamboiement comme le spectacle le plus extraordinaire du monde. Un doute la rongait pourtant : l'avait-elle vu, ou alors, parce qu'elle était bien petite, s'en était-elle seulement

convaincue, à force d'entendre les mêmes mots à la table familiale, chaque fois qu'on évoquait les soirées de cette année-là ?

Si elle ne pouvait être certaine de la véracité de ses souvenirs, elle comptait bien prendre ses précautions cette fois-ci. Parce qu'on annonçait qu'on verrait moins bien la comète sous nos latitudes, elle était partie en croisière au-delà de l'équateur, avec d'autres passagers qui, comme elle, voulaient être aux premières loges.

Pour l'heure, j'étais dans son salon, au rez-de-chaussée, où je prenais l'apéritif, seul. Louise me louait l'étage de sa maison, sur La Fayette Boulevard, le vieux quartier chic de la ville. L'arrangement me convenait ; depuis que j'avais quitté ma femme, je n'avais plus de chez-moi. Chez Louise, c'était le gothique en bois à la mode 1930, surtout dans l'entrée et l'escalier à double rampe.

Du canapé où je suis assis, je peux, en levant les yeux, détailler la corniche qui accompagne le plafond tout autour de la

pièce, souligne aussi la baie aux carreaux divisés en trois ogives donnant sur des rhododendrons qui cachent le jardin. De l'autre côté de la pièce, il y a un orgue électrique, un Wurlitzer, dont la laque noire est un peu ternie. Sur son couvercle s'alignent deux portraits qui font face à un bocal sphérique où tourne un poisson tropical aux nageoires effilées — un poisson-comète, justement. Il porte un nom générique, celui du grand magasin où Louise l'a acheté : Neiman Marcus. Il est la raison de ma présence. Je suis chargé de verser quotidiennement dans l'eau de son aquarium un minuscule sachet de poudre « spécialement adaptée à la nutrition des poissons tropicaux », explique la notice. Neiman, en ondoyant, répand des reflets de lumière sur le bois laqué de l'orgue. Celui-ci est énorme ; son clavier forme un arc, gothique aussi, à la manière des postes de radio de l'époque.

Ces années de l'avant-guerre avaient été l'âge d'or de Louise. Elle me sourit sur la



photo qu'entoure un cadre doré, à droite du bocal de Neiman. Un cliché en couleurs, bleu pastel et rose, où son visage est lisse comme une coquille d'œuf. Louise n'était pas n'importe qui. Avant la dernière guerre, elle jouait, non pas de l'instrument que j'avais sous les yeux, mais d'un autre, si lourd qu'il en était intransportable, dans le studio de radio de la CBS, à New York. Au début de l'émission, elle envoyait l'indicatif, puis elle meublait les intermèdes, accompagnait une chanteuse, si nécessaire, concluait le programme de la soirée d'une apothéose sonore, tous registres confondus.

Sa carrière s'était poursuivie pendant quelque temps après la guerre, jusque dans les années cinquante. La télévision avait mis fin à ces jours heureux. Louise n'en avait conçu aucune amertume. Pourtant, les malheurs s'accumulaient sur sa tête : son mari, déjà malade, était mort à peine un an plus tard. Louise était simplement rentrée dans sa ville natale, et elle vivait même dans le

quartier de son enfance, ici, dans cette maison de La Fayette Boulevard. À voix basse, elle évoquait souvent devant moi New York, le paradis où les meilleures années de sa vie s'étaient écoulées. Mais elle s'interrompait aussitôt, retrouvant sa gaieté pour lancer :

— Portons plutôt un toast à l'avenir !

Je répondais à son geste, en levant mon verre. Et la conversation reprenait, coupée de silences. Car Louise était dure d'oreille, selon sa définition, à peu près sourde, selon la mienne. Son Wurlitzer, à peine le touchait-on, produisait un bruit d'enfer. Et ce n'était rien, m'expliquait-elle, à côté du modèle « professionnel » d'autrefois. Mais elle n'entendait plus guère que le fortissimo. La surdité est la malédiction du métier — voyez Beethoven !

Il y avait vingt-cinq ans qu'elle était veuve. Son mari aussi me souriait — quoique moins largement qu'elle — dans un cadre symétrique de celui de Louise, doré

aussi, mais de plus orné d'une frise à godrons. Cet homme était un génie méconnu, m'avait-elle affirmé — pas un génie musicien cependant, plutôt un esprit curieux de tout mais qui n'accablait personne de son savoir.

La première fois que j'étais venu chez elle, répondant à une annonce qu'elle avait envoyée au service du logement de l'université, Louise m'avait dit, en me montrant la bibliothèque du salon :

— Vous qui êtes professeur, vous vous sentirez bien ici, au milieu des livres de mon mari.

Les volumes occupent la totalité d'un mur, débordent dans le couloir et l'entrée. Ils s'alignent par format — les plus grands en bas, les plus petits en haut — et par couleur aussi, du rouge au violet, comme dans les arcs-en-ciel. Les sujets, en revanche, n'avaient pas été un critère de classement, car les sciences — de la physique nucléaire à la botanique — se mêlent aux livres

d'art : une collection de l'immédiat après-guerre, au papier cassant, aux reproductions trop petites, intitulée « De la Renaissance à nos jours ». Louise ne lisait quant à elle que les romans qui occupent tout un rayon, des classiques du vingtième siècle, en version condensée, dont les couvertures bleues s'harmonisent avec le velours des fauteuils.

Ce que Louise avait aimé chez moi, tout de suite, ou du moins la première fois que nous avons pris un verre ensemble (deux doigts de sherry pour elle, un dry martini pour moi, un double tout de même — quoi que, depuis mon divorce, je n'aille guère au-delà, du moins en société), c'est que je préférais, comme son mari, mon dry martini sans glace mais avec une olive.

— Il me disait que pour un connaisseur il n'y avait rien de comparable dans tout l'univers.

Louise avait souri, peut-être émue à cette pensée, tout en jouant, de la main gauche, avec les trois rangs de perles de son collier.

Elle s'était redressée dans son fauteuil. Assise, elle ne manquait pas de prestance, tandis que lorsqu'elle se tenait debout, on remarquait qu'elle était de petite taille, malgré des talons de deux pouces qu'elle portait même dans son intérieur.

Comme ce jour-là, j'approuve à haute voix son mari, par-dessus le gouffre de deux décennies et demie :

— Sûrement rien de comparable dans tout l'univers !

À une époque je savais la différence entre Miss Monde et Miss Univers. Il y a longtemps que je suis incapable de vous la dire.

Louise, du dos de la main, avait défroissé les pans de sa robe en taffetas. Elle avait repris une gorgée de sherry, et souri de nouveau. Ce premier jour, elle m'avait observé préparer méticuleusement le mélange de gin et de vermouth blanc — huit parts de gin pour une de vermouth — dans un pichet garni de glace, remuer légèrement le tout (surtout pas de shaker pour le dry

martini, cela abîme l'alcool !), et verser avec soin dans un verre triangulaire à pied que l'on a préalablement laissé givrer dans le congélateur. Il suffit d'ajouter une grosse olive verte : c'est servi ! Le secret du dry martini, c'est d'employer le meilleur gin. Celui de Louise était de la dernière qualité. Une négligence de sa part, sans doute. Mais lui offrir une bouteille d'une marque différente risquait de passer pour un manque de tact. Je ne l'ai pas fait jusqu'à présent.

Je prends une nouvelle gorgée, repose mon verre. Je me tourne vers la photo de Louise, posée en oblique sur le Wurlitzer :

— Comment se passe votre voyage, Louise ?

Elle me sourit dans son cadre : oui, tout se passait du mieux du monde.

— Et la comète ?

— Magnifique !

Son enthousiasme ne me convainc pas, mais je ne dis mot ; je ne vais pas lui gâcher

son plaisir. Il paraît que même en Australie les astronomes qui ont fait le voyage dans ce but se plaignent de ne rien voir. Ici, il y a plus d'un an qu'on parle du retour de la comète de Halley, et elle est à peine visible. C'est un fiasco. En ville, on peut acheter des télescopes à moitié prix, des stocks devenus tout à coup invendables.

— Et toi, Neiman, qu'est-ce que tu en penses ?

Neiman Marcus n'évolue pas avec la même nonchalance depuis que Louise est partie. Quand elle va et vient dans le salon, elle parle au poisson-comète, lui envoie de loin des baisers. Je vois bien que Neiman m'en veut d'avoir remplacé sa maîtresse. Il chipote autour des grains de poudre que je jette dans son bocal ; il me manifeste de la méfiance.

J'ai encore porté un toast au mari génial de Louise, puis j'ai de nouveau rempli le pichet de vermouth et de gin — la deuxième fois, je ne mesure plus ; c'est au jugé. J'ai

ajouté de la glace, remué le tout, et j'ai servi dans mon verre un autre double martini que j'ai bu très lentement en essayant de ne penser à rien.

J'avais fermé les yeux. La sonnerie du téléphone m'a fait sursauter. Elle résonnait dans la pièce. Louise avait dû en monter la puissance au maximum. À la quatrième ou cinquième fois, je me suis levé et j'ai retiré la fiche de sa prise. La pièce est redevenue silencieuse. Je me suis demandé qui cela pouvait être. Pas Louise, tout de même. Elle ne m'aurait pas appelé de l'autre bout du monde pour m'annoncer qu'enfin elle avait vu, en toute certitude, la comète de Halley, que le spectacle justifiait toutes ces années passées à l'attendre, toutes les distances parcourues pour le contempler enfin. Et puis, une telle conversation au téléphone aurait été malaisée, entrecoupée de silences où j'aurais entendu, malgré nos exclamations joyeuses, toute la déception de Louise. Et que lui répondre ? Qu'il fallait espérer



que le prochain passage de la comète serait plus réussi, peut-être ?

J'avais dû m'assoupir un instant, tout à l'heure, car la glace, dans le pichet, avait fondu tout à fait, diluant le martini, le rendant imbuvable. Je versai ce qui restait dans le bocal du poisson-comète, qui, surpris, se réfugia contre la paroi de verre opposée, où il resta aux aguets, me surveillant de ses petits yeux ronds, tandis que face à face sur le couvercle du Wurlitzer Louise et son mari continuaient à se renvoyer, en rose et bleu, l'image de leur bonheur.

J'ai pris alors la bouteille de gin — de la camelote, en vérité — et je l'ai vidée au-dessus de la tête de Neiman. Il y a eu un zigzag lumineux dans l'aquarium, cette fois-ci une vraie queue de comète, rougeoyante et rapide. Mais je suis sorti de la pièce sans l'observer davantage. Je ne suis pas pire qu'un autre ; le malheur d'autrui me fait souffrir.



## *La Bannière étoilée*

Elle avait dix ans de plus que mes autres étudiantes de première année qui, le jour de la rentrée universitaire, le premier mardi de septembre, ont déjà fêté leur dix-huitième anniversaire, ou vont le faire, au plus tard avant Noël. Dix ans, ce n'est que l'estimation au jugé d'un visage aux traits dessinés avec plus de vigueur, et comme rehaussés au fusain ou à l'encre de Chine. De plus, elle était vêtue d'une veste qui attirait l'œil : courte, sans col ni manches. Oui, un boléro, si le terme n'avait pas disparu de la circulation à la manière d'une pièce de monnaie ancienne, comme celle de cinq cents en nickel, « à tête d'Indien », dont je

conserve toujours sur moi un exemplaire, en guise de porte-bonheur. Je l'ai fait monter au bout de la chaînette de mon trousseau de clefs, et, sans la sortir de ma poche, je peux sentir les deux faces de la pièce, si longuement polie par l'usage que le profil de l'Indien n'est plus qu'une courbe assouplie dans la patine de son revers.

Je me redressai, j'ajustai mes lunettes en faisant jouer la courbure de leurs verres. Car, soulignant en frise l'encolure ronde de ce boléro, on lisait, de gauche à droite et de part et d'autre de son premier bouton, brodées au fil rouge, deux séries de quatre lettres : *Vict-oria*. Je m'appliquai à prononcer chaque syllabe comme lorsqu'on déchiffre : Vic-to-ria, écartant les lèvres pour la première, faisant remonter les pointes de la langue pour la deuxième, finissant par un sourire. Je répétais le tout en guise de conclusion, de même qu'un illettré qui apprendrait enfin à lire : « Victoria, Victoria ! » Et je fis chanter ses voyelles, comme les notes



<i>La Comète de Halley</i>	7
<i>La Bannière étoilée</i>	21
<i>Les Anneaux de Saturne</i>	89